

Des fleurs, des tomates et quelques perles L'accueil critique réservé aux « Paravents »

Solange Lévesque

Number 44, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27461ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, S. (1987). Des fleurs, des tomates et quelques perles : l'accueil critique réservé aux « Paravents ». *Jeu*, (44), 61–66.

des fleurs, des tomates et quelques perles

l'accueil critique réservé aux «paravents»

À partir du moment où une oeuvre importante est créée, un cortège de réactions émanant du public et de la critique apparaît; ces réactions peuvent être influencées les unes par les autres, certainement, mais elles sont aussi tributaires du contexte ponctuel dans lequel l'oeuvre voit le jour et, dans une perspective plus vaste, du contexte historique qui la reçoit, autant lors de sa création que lors d'une présentation subséquente.

Quand *les Paravents* ont été créés à Paris en 1966, Jean-Louis Barrault devait baisser chaque soir le rideau de fer de l'Odéon pour protéger son équipe des attaques de vandalisme, et les spectateurs outrés jetaient des bombes puantes sur la scène. Genet et le théâtre de l'Odéon furent (fait on ne peut plus ironique) placés sous la protection des C.R.S. La pièce soulevait déjà une forte controverse; par contre — et peut-être un peu à cause de la controverse —, le succès fut immense.

Certains critiques s'en prenaient au contenu explicite de l'oeuvre, qui évoque la guerre d'Algérie et le colonialisme français; on levait les boucliers contre la langue de l'auteur, que l'on qualifiait de vulgaire et d'ordurière: «Le mode d'expression de l'auteur me rend absolument imperméable à ses intentions», écrivait Jean-Jacques Gautier du *Figaro*. «Une oeuvre [...] n'a pas le droit au titre d'oeuvre d'art lorsqu'elle est coulée dans une forme si incivile et si fétide.» Gautier blâmait autant l'Odéon, qui l'avait montée, que l'auteur, les comédiens et les spectateurs: «En prenant cette pièce, l'Odéon a commis une inconvenance autorisée par le gouvernement», conclut-il après avoir affirmé, entre autres: «Cette foule accepte [...] qu'un auteur et des acteurs lui tiennent un langage ordurier et se livrent sous ses yeux aux actes les plus bas.»

Vingt ans plus tard à Ottawa et à Montréal, de l'autre côté de l'Atlantique et dans un contexte socio-politique incomparable à celui du Paris de 1966, la pièce provoque toujours des réactions passionnées, allant du dénigrement au dithyrambe. J'ai eu envie d'examiner d'un peu plus près les réactions de la critique en rapport avec celles du public, et j'essaierai ici d'en dégager les avenues les plus fréquentes et les jugements les plus significatifs¹.

1. Pour les fins de cet article, j'ai d'abord dépouillé ce qui a paru dans les journaux de Montréal et d'Ottawa concernant *les Paravents*, le verbatim des chroniques théâtrales radiophoniques réalisées à Ottawa (Radio-Canada) ainsi que le contenu de deux émissions radiophoniques émanant de Montréal. J'ai écarté les avant-premières, ainsi que les entrevues. Le corpus comprend donc trois critiques radiophoniques ainsi que quatre critiques journalistiques d'Ottawa, deux critiques radiophoniques et cinq critiques journalistiques de Montréal. J'ai aussi retenu les commentaires laissés par les spectateurs du Théâtre français du Centre national des arts à Ottawa, ainsi que la répartition des votes des spectateurs montréalais publiée par le Théâtre du Nouveau Monde. Voici la liste des critiques retenues: —>

Lors de sa création en 1966, la pièce de Genet survenait dans la conjoncture suivante: la guerre d'Algérie avait pris fin seulement quatre ans auparavant, les cicatrices en étaient donc encore fraîches. De Gaulle dirigeait la Cinquième République, et la révolte des étudiants de mai 68 commençait à couvrir dans les universités parisiennes.

À Montréal et à Ottawa, presque une décennie après le Référendum, alors que les espoirs nationalistes se sont estompés, dissous dans une sorte de conformisme politique assez terne, que les esprits se tournent vers des enjeux économiques, que les Québécois apprennent à jouer en bourse et songent à leur retraite, *les Paravents* donnent encore un choc et provoquent toujours des débats. On pourrait croire que l'évolution des mœurs et le déclin de la religion auraient entraîné une évolution des mentalités du même ordre, en ce qui concerne la liberté du langage au théâtre; pourtant, un parfum de scandale et de mépris envers l'oeuvre de Genet et l'entreprise de Brassard émane souvent de certaines critiques défavorables, et en particulier des commentaires du public d'Ottawa.

accueil réservé aux «paravents» par la critique des médias*

Coproduction du Théâtre français du C.N.A. et du Théâtre du Nouveau Monde, *les Paravents* ont d'abord été présentés à Ottawa, puis à Montréal, et les critiques n'ont pas tardé à réagir. Dans chaque ville, on retrouve plusieurs niveaux d'analyse et de réactions. Certaines critiques invoquent la morale, s'attaquent à la forme langagière de la pièce, blâment son contenu. Celles-là, en général hostiles, se soucient peu ou ne se soucient pas du tout de chercher un sens à l'oeuvre; la plupart se contentent de mentionner l'argument explicite qui sert de canevas, à savoir: la guerre d'Algérie. Une de ces critiques d'Ottawa affirme: «Cette pièce est une grande tragédie humaine où se mêle [*sic*] le sarcasme, l'humour et parfois même la vulgarité. Vulgarité, non par puritanisme, mais parce que des mots tels *poils aux couilles*, *merde*, *cul*, reviennent trop souvent et de façon non-justifiée [*sic*].» (Marie-Ève Pelletier — c'est elle qui souligne.) On se demande ce qui permet à cette critique d'affirmer plus loin que «[l]e public est dans une situation passive où il ne fait qu'absorber ce qu'on lui offre»; les commentaires du public, qu'on verra plus loin, démentent résolument cette affirmation.

→ critiques radiophoniques — Montréal

• «Le choix de Paul Lefebvre», de l'émission «À votre service», Radio-Canada AM

• «Théâtre du lundi», volet critique de Michel Vaïs, Radio-Canada FM

critiques journalistiques — Montréal

• «Fasciné jusqu'à... 22 heures» de Raymond Bernatchez — *La Presse*

• «Quiet Exodus Has Director Puzzled» de Marianne Ackerman — *The Gazette*

• «Le théâtre au superlatif» de Gilbert David — *Le Matin*

• «Les Paravents»: grandeur et démesure» de Carmen Montessuit — *Le Journal de Montréal*

• «Un boxeur doit savoir encaisser» de Robert Lévesque — *Le Devoir*

critiques radiophoniques — Ottawa

• Commentaire de Gustave Héon: «Les flâneries du samedi», Radio-Canada

• Critique d'Alvina Ruprecht — «C.B.O. Morning», Radio-Canada

• Critique de Dominique Boucher — «Les matineux», Radio-Canada

critiques journalistiques — Ottawa

• «Genêt [*sic*] Work Can Be Tough Going» de John Hare — *The Ottawa Citizen*

• «Les paravents de la différence», de Louis-M. Bergeron — *Hebdo Le Droit*, Hull-Aylmer

• «Les risques du métier», de Marie-Ève Pelletier — *La Rotonde*

• «Derrière les Paravents au CNA — Un colossal monument érigé à l'ennui» d'Edgard Demers — *Le Droit*, Ottawa-Hull

critique journalistique — Paris

• «À l'Odéon les Paravents» de Jean-Jacques Gautier — *Le Figaro* (23 avril 1966)

*J'ai retenu quatorze critiques: trois commentaires radiophoniques et quatre textes journalistiques, pour un total de sept venant d'Ottawa; deux critiques radiophoniques et cinq journalistiques, pour un total de sept venant de Montréal. (Le tableau présenté donne une idée du contenu de ces critiques, sans établir toutefois de distinction quant à la portée réelle des jugements. Tous n'ont évidemment pas la même portée.)

nom du critique		favorable	adverse	mitigé	mise en scène	texte et langue	jeu et comédiens	costumes	décor et scénographie	éclairages	contexte (Algérie)	sens contemporain	fable	pistes de lecture
R A D I O	Gustave Héon	•				•	•							•
	Alvina Ruprecht	•			•				•		•	•		
	Dominique Bouchard	•			•	•	•	•	•		•	•	•	•
	Louis-M. Bergeron	•			•		•		•					
	Marie-Ève Pelletier			•	•	•	•	•	•	•	•		•	•
	Edgard Demers		•		•	•	•	•	•		•		•	
	John Hare			•+	•	•	•	•	•		•		•	•
TOTAL (sur sept)		4	1	2	5	5	6	4	6	1	5	2	3	4
R A D I O	Michel Vaïs	•			•	•	•	•	•		•	•	•	•
	Paul Lefebvre	•			•	•	•		•		•	•	•	•
	Raymond Bernatchez		•		•	•	•		•		•		•	
	Marianne Ackerman			•-	•						•	•		•
	Robert Lévesque		•		•	•	•				•	•	•	•
	Carmen Montessuit	•			•		•	•	•		•		•	•
	Gilbert David			•+	•	•	•	•	•		•	•	•	•
TOTAL (sur sept)		3	2	2	7	5	6	3	5	0	7	5	6	4
GRAND TOTAL (sur quatorze)		7	3	4	12	10	12	7	11	1	12	7	9	8

Le critique de *La Presse*, Raymond Bernatchez, s'en prend à l'auteur jusque dans sa vie privée: «Genet, ex-paria lui-même, ex-criminel recyclé dans la littérature, y va de sa morale.» Pour Marianne Ackerman de la *Gazette*, c'est l'argument qui n'est plus d'actualité: «Overt sexuality offended audiences for his early plays, affirme-t-elle, but Genet's politics proved a greater obstacle to *les Paravents* [...] For Canadian audiences today the French preoccupation with colonialism in Algeria is monumentally obscure.» Robert Lévesque du *Devoir* croit lui aussi que la pièce est dépassée; «le naufrage du spectacle de Brassard, explique-t-il, tient d'abord et avant tout à la pièce même de Genet, qui ne passe plus. Trop longue, faite de références qui se sont perdues, mal assise entre les influences médiévales et un à-peu-près-brechtisme inefficace [...], l'oeuvre de Genet, qui souleva les passions parisiennes en 66, ne peut plus rien soulever au Québec en 1987.» À Montréal pourtant, les salles du Théâtre du Nouveau Monde ont été plus remplies pour Genet que pour la pièce précédente, un Marivaux.

Un autre palier de la critique s'intéresse aux éléments théâtraux: mise en scène, costumes, jeu, décors, etc. Ces critiques sont en général favorables ou mitigées, et analysent plus en détail les choix esthétiques. Elles tentent d'expliquer les sens possibles de l'oeuvre, et donnent parfois (trop rarement) au lecteur ou à l'auditeur des pistes pour recevoir la pièce et pour mieux la comprendre. Mais plus rarement encore, elles la situent dans l'ensemble de l'oeuvre de Genet.

Alvina Ruprecht voit dans *les Paravents* l'illustration d'une situation bien contemporaine: «Superb production [...] A statement about one of the great human tragedies [...] situations where men exploit men.» Deux autres critiques ont jugé que l'objectif de la pièce était d'un ordre différent: «Une extraordinaire histoire d'amour [...] Il y a une inspiration chez Brassard face à Genet qui est très forte, et moi, ça, je l'ai senti.» (Dominique Boucher) «*Les Paravents* remains essentially non-political and non-didactic», écrit John Hare du *Ottawa Citizen*. «On peut très bien ne pas l'aimer [la pièce], ne pas être d'accord avec l'écriture, parfois crue, avoue Carmen Montessuit du *Journal de Montréal*, [m]ais on est obligé de reconnaître qu'il s'agit d'une excellente production et que l'équipe au complet a accompli un travail fantastique.» Gilbert David, alors au *Matin*, replace la pièce dans le cadre beaucoup plus large de l'histoire théâtrale: «Le théâtre ici retourne à ses origines où la Terreur et l'Horreur imposaient tout le poids de leur fatalité. Le spectateur [...] doit accepter de se mettre en danger et de vivre dans le temps suspendu du mythe.» En dépit de l'ennui qu'il a éprouvé, John Hare du *Citizen* s'incline devant le génie de la langue de Genet: «The division into many different scenes creates a feeling of ennui [...] Yet what a master of language is Genet [...] In subtle nuances ranging from the crudest slang to the austere classical purity of French, he explores the interchange between illusion and reality.» «Des paravents derrière lesquels, devant lesquels s'entrechoquent «la déification de l'abjection» de ce poète maudit qu'est Jean Genet et «la cristallisation du verbe» de ce concepteur génial qu'est André Brassard», écrit enfin Louis-M. Bergeron, de *l'Hebdo Le Droit* de Hull-Aylmer.

réception des «paravents» par le public

Deux sources nous permettent de sonder les réactions du public: au Centre national des arts à Ottawa, on remet aux spectateurs des feuillets où ils peuvent inscrire leurs commentaires après le spectacle. Soixante-douze spectateurs ont profité de cette occasion de faire connaître leur opinion. Au Théâtre du Nouveau Monde, des cartons portant de un à quatre masques servent de bulletins de vote; 2 786 spectateurs ont voté. Au C.N.A., où existe le même système, 19% des 6 096 spectateurs ont révélé, par leur vote, leur appréciation des *Paravents*².

2. Pour *les Froidolmades*, 62% des 7 874 spectateurs du C.N.A. avaient voté.

Fait singulier: alors que les critiques ont été, dans l'ensemble, plus favorables à Ottawa et plus adverses à Montréal, on observe un mouvement inverse chez les spectateurs, qui se sont montrés très opposés à Ottawa, et très favorables à Montréal. L'explication ne va pas de soi... mais cela tendrait, en tout cas, à confirmer l'hypothèse émise dans *Jeu* 40, à savoir que la critique n'a pas tellement d'influence sur les salles, en définitive; peut-être même que les critiques très défavorables contribueraient à aiguïser la curiosité des spectateurs, et à les inviter à prendre le contrepied.

Des spectateurs qui ont voté à Montréal, 87% ont jugé le spectacle excellent (4 masques) ou bon (3 masques); 8% l'ont trouvé passable (2 masques) et 5% seulement l'ont trouvé médiocre. À Ottawa, le jugement des spectateurs s'est réparti comme suit: 17%, excellent; 25%, très bon; 31%, bon; 27%, médiocre.

Au Centre national des arts, quarante-six commentaires sur soixante-douze étaient très défavorables (soit 64% du total), quatorze étaient favorables ou enthousiastes (19%) et douze mitigés (17%). Qu'est-ce que les spectateurs d'Ottawa ont aimé? En relevant les commentaires qui reviennent, on constate que plusieurs spectateurs ont parlé des «comédiens extraordinaires», des «costumes superbes», et d'une «excellente mise en scène» qui «créé l'intérêt» et qui est «géniale». «Je suis venue deux fois, dit une dame, même si les votes (et critiques) sont peu positifs.» «Cette pièce est un délice» et «une des meilleures pièces jamais vues», concluent deux spectateurs. «Une pièce difficile mais qui accroche», écrit un autre. Et encore: «Du théâtre comme ça, il nous en faut d'autre.» «Ceci permet de trancher avec la monotonie d'une saison.» «Offrez-nous-en d'autres de ce calibre.» Les adjectifs les plus fréquemment rencontrés sont: «magique, coloré, extraordinaire, superbe».

Du côté des commentaires adverses, voici les épithètes qu'on rencontre: «épouvantable, déplorable, regrettable, écoeurant, ennuyant, complètement absurde». On trouve aussi plusieurs «très plate, plate à mort, vulgaire, médiocre, affreux, dégoûtant, abstrait, terrible, débile, ridicule, pas possible, insensé, monotone, grossier, bizarre.» Plusieurs spectateurs ont été «déçus, furieux, dégoûtés, insatisfaits». On peut lire plusieurs questions du genre: «Prenez-vous les spectateurs pour des stupides? ...pour des cons? Voulez-vous rire de nous?» Quelqu'un suggère qu'on rembourse. Certains nous éclairent sur ce qu'ils attendent au théâtre: «Nous voulons nous divertir, rire. Nous venons au théâtre pour oublier les tracas journaliers et nous amuser avec quelques bonnes farces ou sketches courtois et drôles.» Certains ont été visiblement outrés: «De façon générale, je cherche autre chose que les cacas et les pipis trop fréquents.» Et encore: «Nous remplir de cul, de merde et de masturbation trois heures et demie, c'est trop.» Un autre: «De la merde, du cul, des fesses, c'est votre pièce que vous choisissez pour votre plaisir et non le nôtre!» «Quelle pollution!» «Mal de coeur mal de ventre.» Plusieurs commentaires sont franchement sarcastiques: «Raffinement complet Ha! Ha!» ou «La plus belle partie de la pièce c'est l'entracte.» Ou encore ce commentaire difficile à interpréter (sarcasme ou désir réel?): «Allez chercher du québécois, cela va sûrement vous aider.» Un spectateur écrit que «la scène manquait d'imagination.» Un autre, qu'il s'agit d'un «thème dépassé». Un autre encore: «Si ce genre de pièce est précurseur de la nouvelle vague théâtrale, je préfère ne pas m'y intéresser.» On s'en prend aussi au texte et à l'auteur: «Le langage, la gestuelle écoeurant.» «Jean Genet est un fumiste. Bravo à tous, sauf [à] l'auteur.» «Manque de texte.» Un spectateur conclut: «Des pièces du calibre des *Paravents* ne peuvent que tuer le théâtre à Ottawa.» Enfin, on trouve aussi des insultes: «Pauvre bande de cons, regardez-vous dix minutes, on peut vomir sur vous!» Et pour terminer, ce spectateur qui écrit textuellement: «Vaux rien».

Curieux phénomène paradoxal (mais au fond logique): ce sont les spectateurs les plus scandalisés qui ont utilisé, pour qualifier la pièce, la langue «ordurière» contre laquelle ils tentent de s'élever.

bijoux

Pour accueillir *les Paravents*, certaines critiques se sont parées de perles. Je me permets d'en citer quelques-unes. Un critique montréalais s'étonne de lui-même en ces termes: «Wow! La pièce débute à 20h et, le plus étonnant, c'est que j'ai été fasciné par cet univers jusqu'à l'entracte de 22h.» Le même (Raymond Bernatchez de *La Presse*) trouve qu'«Andrée Lachapelle n'est pas bien servie par son personnage». Le «chef de l'équipe des arts» au *Droit* d'Ottawa se sent «reconnaissant pour la participation de Monique Mercure pour sa passionnante mère obsédée par l'unité familiale, d'Andrée Lachapelle (Warda) en amusante putain-étoile de bordel, de Charlotte Boisjoli (Kadidja) en chef de fil [*sic*] du village et Françoise Faucher pour sa force dramatique dans les fils d'araignée d'Ommou». Il parle également de «l'immensité de ces trois étages de paravents qui constipent les déplacements en scène et freinent le déploiement de l'action». À cause de l'espace exagéré que prend le décor, écrit-il, M. Brassard est réduit à une mise en scène statique, davantage des tableaux que du mouvement, avec sa distribution souvent en rangs de concombres, de navets et d'oignons [*sic*], oui, de quoi faire pleurer.» Ce critique sent le besoin d'ajouter que «les légumes n'ont pas été choisis au hasard». (Edgard Demers) Il parlera plus loin d'une «quincaillerie tape-à-l'oeil et gênante» et conclura qu'«en fin de compte, il y a un certain nombre d'interprétations», mais qu'«André Brassard continue à confondre littérature et théâtre». Une critique de Montréal constate qu'«on ne pouvait monter cette pièce d'une façon conventionnelle», et que les personnages «sont montrés avec leurs qualités, leurs défauts[,] car tout le monde a du bon et du mauvais en soi». (Carmen Montessuit) Raymond Bernatchez de *La Presse* voit dans la scénographie un «gigantesque espace peuplé de personnages étranges, putains respectueuses, mère courage, pleureuses, coloniaux cons comme la lune juchés sur des «kékannes» de peinture».

Le moins qu'on puisse dire, c'est que *les Paravents* ne laissent indifférents ni le public ni les critiques de tout acabit. Mais ce qui m'a le plus frappée dans l'ensemble, c'est combien peu d'espace a été réservé, dans les critiques journalistiques, à l'analyse du sens contemporain de la pièce, de sa portée dramatique, et de l'immense subversion poétique qu'elle recèle. Par contre, à Ottawa comme à Montréal, on parle abondamment de la mise en scène, des costumes et du jeu des acteurs, en particulier des rôles féminins. Ce sont les critiques radiophoniques qui essaient le plus de donner des pistes de réception de l'oeuvre. Ces cinq critiques se sont d'ailleurs toutes montrées très favorables, alors que les critiques les plus virulentes émanent des grands journaux: *La Presse*, *Le Devoir*, *Le Droit*, *The Gazette*; la critique du *Citizen* était plutôt favorable, bien que mitigée, mais l'article était assez bref. Une exception inattendue: le texte du *Journal de Montréal*, enthousiaste.

Il apparaît que plusieurs critiques se sont attachés à l'argument, au prétexte historique dont Genet s'est inspiré, et il me semble que c'est un piège à éviter: la beauté de l'oeuvre vient d'abord de son impact poétique; c'est la poésie qui donne à la pièce une portée universelle et qui l'empêche de vieillir. Enfin, une remarque inquiétante: personne n'a analysé les allusions qui ont été faites, dans la mise en scène de Brassard, à la situation des Québécois par rapport à leurs ex-colonisateurs ou par rapport au géant américain qui les colonise en douce, sous la rassurante bannière de l'«échange»...

solange lévesque